



Le développement durable est-il soluble dans la crise ?

La Française des Jeux

Synthèse des résultats

Paris, le 25 mars 2009

1 - LA CRISE EST UNE FORME DE POLLUTION

La crise est vécue par les personnes interrogées comme le dernier avatar d'un dérèglement général et contre-nature de la planète. Celle-ci se serait dégradée tant d'un point de vue écologique qu'économique. Symptôme d'une dérive morale et civilisationnelle, la crise est vécue symboliquement sur le même mode que les accidents climatiques, pollutions, et autres catastrophes qui ont marqué l'histoire du monde depuis le début du siècle : catastrophes terroristes, sanitaires (H5N1), climatiques (Tsunami asiatique, tempête Katrina, etc.), etc.

La crise ne serait ainsi que le résultat de pratiques humaines contre-nature, de dérives dans lesquelles, pour parvenir à leurs fins, les hommes ont fait fi de leur environnement. Elle est une forme de pollution, l'un des aboutissements d'un mouvement général et ancien de dégradation de la planète, de la rupture d'un équilibre.

Les perceptions que les individus ont de la crise s'étaient sur une vision apocalyptique du monde. Celui-ci est perçu traversant un marasme généralisé : non seulement écologique, mais économique, et même politique. Le regard porté sur ce monde nourrit de vives inquiétudes. On estime que, s'il n'a pas déjà été atteint, le point de non-retour est proche, et qu'il y a urgence à agir en commun pour stopper cette dérive.

2 - LE DÉVELOPPEMENT DURABLE N'EST PAS SOLUBLE DANS LA CRISE. LA CRISE EST SOLUBLE DANS LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Dans ces conditions, la question n'est pas d'opposer le développement durable et la crise, de penser l'un contre l'autre. La crise appelle le besoin de durabilité autant qu'elle le renforce. Non seulement elle ne dilue pas l'aspiration à un monde plus durable, mais elle en accélère la prise de conscience et l'exacerbe.

Le développement durable n'est donc pas soluble dans la crise ; ce serait plutôt l'inverse : la crise est soluble dans le développement durable, au sens où elle joue le rôle de catalyseur d'un mode de développement durable de nos sociétés, seul chemin envisagé pour sortir du marasme global.

Ainsi, loin d'être un problème, le développement durable arrive au contraire comme un moyen :

- le moyen d'assainir un environnement global vicié, en consommant moins et mieux
- le moyen de revenir à un "ordre naturel des choses", prenant en compte les besoins de cohérence avec les cycles et d'équilibre de l'environnement.

Le mode de développement durable est à comprendre comme un mouvement inexorable, auquel, aux yeux des individus, il ne peut pas être question de se soustraire. De telle sorte que, si la crise a un impact, c'est de manière conjoncturelle : comme un frein qui touche de manière temporaire une aspiration structurelle. Même en temps de crise, chacun cultive, à son niveau, son "jardin" durable. Chacun trouve sa marge de manœuvre, un lieu où satisfaire son désir de marquer le monde sur un mode plus durable.

3 - UN INDIVIDU AGISSANT

Face à une situation globale jugée délétère, l'espoir n'est toutefois pas absent. Le mouvement vers un monde durable fonctionne comme le moyen de renverser la logique du pouvoir : d'un individu qui subit un système, on aspire à passer à un individu agissant, qui se fait acteur d'un système nouveau.

Cela se traduit par un double mouvement de l'individu :

- d'autonomisation
- d'engagement.

D'un individualisme jouisseur, égotique, renvoyant toute responsabilité aux acteurs "d'en haut", on passe ainsi à un individu qui se responsabilise, qui entend prendre en charge, au même titre que les acteurs situés au-dessus de lui, sa part du combat pour la survie générale. Cet individu agissant se voit engagé, investi d'une responsabilité vis-à-vis de la collectivité. Le sens de l'action individuelle dépasse aujourd'hui le strict niveau personnel et prend un sens collectif. Tout se passe comme si l'individu était en train de passer du principe de plaisir, infantilisant et égocentré, au principe de réalité, autonomisant et incluant le contexte social et environnemental qui l'entoure.

4 - UN BASCULEMENT PARADIGMATIQUE

La notion de durabilité, contenue dans le terme “développement durable”, résonne spontanément chez tous les individus qu’elle implique avec force. Certes, les niveaux d’action sont variables et chacun fait à sa mesure, mais le désir est là et les paroles se sont déjà transformées en actes.

Le développement durable est abordé de manière systémique par les personnes interrogées. En les entendant, on voit que leurs perceptions intègrent désormais les notions de système complexe, d’interdépendance et d’interconnexion. En effet, ils ont été instruits, au cours des dernières décennies, par la théorie du “bruissement d’ailes de papillon” (qui peut déclencher la tempête chez nous), au fil de catastrophes diverses d’ampleur mondiale : attentats terroristes en 2001, tsunami asiatique fin 2004, virus de la grippe aviaire en 2005, réchauffement climatique, délocalisations d’entreprises ; et – plus récemment – crise des subprimes.

En conséquence, et de façon naturelle et logique, l’individualité n’est plus considérée de manière monadique, comme une entité suffisante, éclatée et isolée, mais comme une partie solidaire et dépendante d’un tout. C’est pourquoi le mode de développement durable n’est pas vécu comme une réponse conjoncturelle, qui reposerait sur une série d’actions circonscrites et séparées, mais bel et bien comme un changement structurel, une révolution de notre système de valeurs, qui appelle le concours de tous.

En tant que processus de civilisation, le mode de développement durable correspond donc à un basculement paradigmatique. Il est un nouvel ordre des choses, qui induit une modification fondamentale des schèmes de perception, dont le principe premier est l’éthique.

5 - LE SOCIAL ET LE SOLIDAIRE, AUSSI FONDAMENTAUX QUE LA PLANÈTE

La crise étant vécue comme une crise morale, c'est-à-dire comme la conséquence d'une perte des repères et des valeurs (des individus ont fauté et, au travers d'excès et de dérives inadmissibles, ont mis en péril l'économie, l'emploi et la vie de milliers d'autres êtres humains à travers le monde), la dimension éthique est au coeur du basculement paradigmatique en cours. Du coup, la dimension humaine et sociale fait désormais partie intégrante du développement durable. L'idée qu'il faut prendre soin du lien social autant qu'on prend soin de la planète est en train de s'imposer aujourd'hui comme une évidence à nos concitoyens.

La crise a fragilisé les individus, particulièrement au sein des classes moyennes, qui ne bénéficiaient ni de tous les amortisseurs sociaux (contrairement aux catégories les plus modestes), ni d'un pouvoir d'achat confortable (contrairement aux classes les plus aisées). Cette fragilité a eu pour effet d'exacerber l'attention à autrui car, chacun se sentant menacé, se soucie des personnes qui l'entourent. Dans la situation de grande difficulté que nous traversons, le besoin d'harmonie sociale est renforcé. Le corps social ne supporte pas qu'une partie de lui-même puisse se détacher et être piétinée. Chaque partie du tout qui souffre voit les individus se porter immédiatement à son chevet, sur le mode de l'empathie et de l'expression d'un mécontentement par procuration. Nul ne doit être laissé au bord du chemin : pas plus les habitants de Guadeloupe que les habitants du Sud-Ouest, qui subissent la "double peine" avec la tempête cet hiver, ou que nos jeunes demain frappés par le chômage. La nécessité de préserver et de renforcer le lien social s'impose aujourd'hui avec force. Tout comme l'impératif de développer de nouvelles solidarités, dans l'espace familial ou sociétal. C'est à l'aune de ces aspirations qu'il faut lire les derniers mouvements sociaux des 29 janvier et 19 mars derniers.

Ainsi observe-t-on un réinvestissement du facteur humain, composante jusqu'alors quelque peu négligée du développement durable. Les notions de social et de solidaire se révèlent aussi importantes et urgentes à prendre en compte que celles d'environnement et d'écologie. Au même niveau que notre environnement, le lien social apparaît comme une ressource à préserver. La prise en compte du volet humain s'incarne aussi bien dans le bien-être alimentaire, politique, social, qu'au travail, avec pour maîtres mots l'accès aux nécessités vitales et le respect.

6 - LE RETOUR DU CONSOMMATEUR

La partition du développement durable apparaît inéluctablement collective. Sur ce terrain, chacun a sa carte à jouer, même petite, puisque chacun fait nécessité dans un système d'interdépendance. Est appréhendée de façon précise une échelle d'action différenciée, dans une sorte de division du travail durable, selon les acteurs : l'individu, l'entreprise, les Etats.

Le sentiment, général dans la population, d'impuissance des Etats, impuissance avérée jusqu'au sein de celui qui était réputé le plus puissant d'entre tous, les Etats-Unis, ravive le potentiel de l'action individuelle, nourrie par une conscience aïgue :

- des devoirs qui incombent à chaque citoyen
- d'une responsabilité individuelle dans le destin de la collectivité.

Or il apparaît qu'aujourd'hui les individus placent spontanément leur marge d'action au niveau de la consommation. L'individu agissant est le consommateur. Mais le mot même de consommation se charge progressivement d'un sens nouveau. Ce n'est pas le consommateur de la "société de consommation", ce n'est pas le consommateur soumis au "marketing" des entreprises. C'est un consommateur qui se veut vigilant et responsable, mâtiné de citoyenneté. C'est un consommateur qui s'interroge et réfléchit à son acte de consommation. C'est un consommateur qui entend mettre du sens dans sa consommation, recomposer et resignifier ses achats. On passe dans ce cadre-là progressivement d'une consommation statutaire à une consommation plus sociale et solidaire.

Attention : il est toujours question, pour ce "nouveau consommateur" de consommer, mais différemment. L'idée de croissance n'est pas remise en cause par la crise. Pour les individus, le progrès passe toujours par une croissance, mais une croissance différente, maîtrisée, non plus effrénée, à tout va et à n'importe quel prix, mais plus sobre, durable et signifiante. Ainsi, la consommation, fer de lance de la croissance, est-elle non seulement revalorisée, mais davantage encore investie de signifiant.

Les gestes que nous avons repérés, qui participent de la visée d'un monde plus durable, vont dans le sens des économies exigées par ces temps de crise. Ce sont les suivants :

- baisse de l'achat de produits neufs, hausse de l'achat de produits de seconde main
- baisse de la consommation d'énergie à domicile

- moindre utilisation de véhicules personnels au profit des transports en commun, des modes de transports doux et du covoiturage
- attention particulière apportée à la consommation d'eau (on privilégie l'eau du robinet, on récupère l'eau de pluie...)
- achat local et national privilégié par rapport à l'importation.

Les gestes plus exceptionnels renforcés par la crise sont les suivants :

- achat de voitures moins polluantes
- troc de services
- à la campagne, compostage.

Les gestes qui souffrent de la crise :

- pour les classes moyennes, les achats de produits bio qu'elles ne peuvent plus forcément s'offrir, ou qu'elles s'offrent de façon plus ponctuelle et sélective (tandis que d'autres, suivant un mouvement inverse, s'y intéressent ou y accèdent)
- l'investissement en matière de travaux (panneaux solaires, chauffage...).

7 - LE RÔLE DE L'ENTREPRISE

Les entreprises en général, et les acteurs industriels en particulier, souffrent, du point de vue du développement durable, d'un déficit d'image notable :

- on les juge souvent responsables de maux écologiques et sociaux
- on leur reproche de persister, pour beaucoup, dans une logique nuisible
- elles sont souvent accusées, dans le contexte actuel, de ne pas partager équitablement leurs bénéfices
- on les questionne sur leur utilité sociale.

Certains reprochent, en outre, aux entreprises, de faire du thème du développement durable, soit un nouveau vecteur d'une démarche marketing traditionnelle, soit un axe de communication sans lendemain. Les entreprises en seraient restées au discours, à la pétition de principe, bref à l'incantation, alors que les actions concrètes tarderaient à venir.

Les consommateurs attendent des acteurs du monde économique, et en premier lieu des entreprises :

- qu'ils inventent de nouveaux modes de production, de nouveaux produits, de nouveaux matériaux
- qu'ils prennent en compte leur responsabilité d'acteurs de la durabilité en leur sein même et qu'ils se montrent à ce niveau-là exemplaires
- qu'ils tiennent un discours plus modeste, plus sobre, moins incantatoire, et qu'ils n'en restent pas à un discours, mais que ce dernier soit accompagné de preuves concrètes et régulières
- qu'ils démontrent leur utilité sociale et expliquent leur action, qu'ils en fassent la pédagogie auprès du grand public
- qu'ils se montrent à la hauteur des attentes nouvelles en matière de préservation du lien social, de l'écoute et du dialogue social, de la responsabilité sociale de l'entreprise et de son engagement sociétal.